

Janvier 2022

Premier appel téléphonique avec Yvette. Quelques sonnerie, puis une voix hésitante décroche.

Josette avait un petit atelier qu'elle louait rue Peyronnet, au-dessus de l'ancienne école, et comme elle pouvait pas monter la noueuse électrique, déjà là-bas, j'allais tordre pour remplacer les chaines. Et dans la grande usine Perrier, plus tard, pour les deux métiers contre le mur au fond, il fallait les tordre à la main, parce qu'elle pouvait pas faire passer la noueuse.

10 janvier 2022

Rencontre.

J'arrive devant une zone pavillonnaire à la sortie de Davézieux, la propriété est définie par des hautes haies et des barrières en métal peint. Au sol, du gravier jaune, un portail pour les voitures, des boîtes à lettres et un digicode. Le portail est ouvert, devant un rond-point réparti le flux des voitures vers chaque maison. Aboiements de chien, un gros berger allemand me guette du haut d'un balcon. Les maisons sont des préfabriqués des années 80, les habitations surplombent les garages. À gauche de la porte de métal, une porte d'entrée avec un interphone. Yvette-Vincent me dit qu'elle descend, derrière les aboiements du chien redouble. La porte s'ouvre sur une femme énergique, cheveux courts, mâchoire carrée, voix forte à l'accent du coin, qui m'invite à entrer. Dans le vestibule devant un grand tapis, je me déchausse puis suis Yvette à l'étage. Derrière la baie vitrée, le chien sur le balcon zieute.

Elle précise :

Le chien, il est pas méchant, il va être calme... avant il était à la station-service, mais maintenant j'ai des locataires et ils veulent pas du chien.

Sur la table du salon, une toile cirée rose, dessus quelques photos, une corbeille de fruits.

La maison sent le vieux bois, les produits d'entretien pour carrelage, le savon de Provence pour les mains. Au sol, du carrelage gris-beige. Les murs sont recouverts de crépi blancs ou de peinture rose fluo assorties au fleurs des coussins tapissés. Des meubles de bois sculpté sont répartis aux quatre coins de la pièce. Les placards vitrés laissent deviner de précieux services de porcelaine.

Yvette me guide vers la table, impatiente. Elle rit. Sur la table, de précieuses photos.

Tordre c'est quand on remplace la chaine, il y a peut-être 3 ou 4000 fils, ça prend plus de 4h.

Les bobinoirs, c'est les machines pour faire les bobines qu'on met à l'ourdissoir.

Elle prend la pile de photographies.

À l'usine, lors de la visite des coupes, on fait l'épincetage, pour voir s'il y a pas de défauts. Si il y a des fils on coupe pour rendre net.

On feuillette un livre de cartes postales anciennes.

C'était la tâche la plus simple, faire des canettes. Une ouvrière me montrait comment faire et je reproduisais le geste. Les canetières récentes, elles ont un piston pour s'arrêter toutes seules, et elles se chargent toutes seules. Alors qu'avant, quand il y avait trop de fil ça sautait ! Il fallait toujours surveiller. Et puis, quinze jours après, on vous montait aux métiers. On devait être 35-40 ouvrières.

Pour le tordage, on raccordait la nouvelle chaine avec le nouveau remettage. Dans les fils, il y a une torsion. Certains ont une torsion à droite, et d'autres à gauche, ça c'est le moulinier qui décide. Alors il fallait bien que le fil de l'arrière corresponde avec le fil de devant. Fallait pas faire une torsion à droite sur une torsion à gauche. On coupait l'ancienne chaine. De devant on avait le fil qui arrivait de la remise et de derrière le fil de la nouvelle chaine sur l'ensouple. Il fallait prendre le coup de main, dans un pot ses deux doigts pour les graisser, on y mettait de l'huile, des fois on prenait la burette du gareur des fois. Je ne me suis jamais rappelée si c'était du Blanc de Troie ou du Blanc d'Espagne. Ça faisait un corps gras qui collait les fils entre eux. On tordait. Les fils de la nouvelle chaine étaient noués par paquets à un tissu de jute avec des poignées ou au tissage précédent. On tirait les nouveaux fils à l'avant du métier en les enroulant sur le rouleau avant. La nouvelle chaine passait dans les cavaliers du casse-chaine, puis dans les lisses des cadres et du peigne. Y avait un volant sur le support du rouleau pour gérer la tension des fils et la vitesse d'enroulement.

Il fallait bien tordre, parce que, des fois, les fils se coupaient au passage des cavaliers et des lisses. L'œillet des lisses pouvait être affuté par le frottement du fil. Après, le fil doit encore passer entre les dents du peigne. Il y a un cavalier par fil, on les piquait avant de faire la tension de la chaine. Les cavaliers étaient sur une barre transversale à la chaine. Si un fil casse, le cavalier tombe, et arrête le métier. C'est le principe du casse-chaine. Certains métiers n'en avaient pas, comme ceux pour la soie des foulards, les 13/15... il fallait toujours surveiller qu'aucun fil ne se casse. Il ne s'agissait pas de tisser avec un fil manquant, toute la coupe aurait eu un défaut. 13/15 c'est la grosseur du fil de soie, en denier. Un denier ça correspond à un gramme pour 9000 mètres. Chaque tissu a son fil et son métier. Par exemple, les écharpes étaient souvent tissées avec du 20/22, comme c'était un fil très fin, fragile, il ne fallait pas de métiers trop rapides.

Mon père était main-d'œuvre, il savait un peu tout faire, la menuiserie, le jardin... ma mère l'avait fait embaucher. Il cirait aussi bien les planchers du patron – qui sont les miens maintenant –, il refaisait le paillage des coussins, il essayait les métiers pleins de poussières... La soie fait beaucoup de poussière.



Yvette-Vincent se masse la nuque. Grimace.

Elle se lève. Touche sa minerve. On change de pièce. La cuisine à des papiers peints jaunes, des crédences ocre, et des placards de bois clair sculpté. Le soleil baisse. Par la fenêtre on voit la départementale, le flux de voiture s'intensifie avec la sortie du travail, un ronron continue s'élève du paysage.

Yvette finit son thé, s'éclipse quelques instants. Revient les mains pleines de tissus qu'elle pose à côté de la théière. D'une main, elle pince une couleur et extrait un carré de soie. Elle fait voleter le tissu satiné pour le défroisser. La transparence de la mousseline laisse apparaître ses doigts grossis par le travail.

Le métier de gareur était salissant, il fallait porter les rouleaux pour remplacer les chaînes sur leur support à l'arrière des métiers, c'était lourd, il fallait le faire à deux et avec le monte-charge. Il y avait des hommes tisseurs qui s'en sortaient pas mal, ils avaient pas le doigté d'une femme mais enfin...

À l'usine, il y avait un contremaître qui gérait les ouvriers.

- elle éclate de rire -

Il fait presque nuit, la cuisine est devenue sombre. La lumière bleue du dehors teinte la pièce de gris. Je demande à Yvette-Vincent si elle peut me montrer le tordage. Elle s'étonne, « Ici ? Mais je n'ai pas ce qu'il faut. Il faudrait aller à l'usine, avoir une chaîne... ». Elle sort son nécessaire de couture. « Quelle couleur le fil ? ». Clair, un peu épais. On installe deux chaises dos à dos pour tendre les fils. Avec une force, elle coupe deux longueurs qu'elle noue aux dossiers. Puis, elle s'assied sur une chaise entre les deux. Elle essaye, le fil glisse, s'entortille, elle soupire, recoupe, ajuste la tension, recommence.

Le geste du tordage, je l'ai en photo, comme on a pas les métiers pour faire ça, c'est compliqué. Je peux quand même essayer. Avec mon pouce je prends le fil de devant, puis celui de derrière, fallait mettre à la bonne longueur. Il faut que le fil soit tendu des deux côtés.

Je me mouille les doigts, et je tords. Et ça tient. Voyez, il faut bien que ça prenne la racine.

C'est pour ça qu'on nous appelait tordeuse, parce qu'on tordait. Après avec les noueuses électriques, on faisait un nœud donc ça été appelé nouer.

Dehors, il fait nuit, les phares des voitures créent des lignes orangées sur la colline. Le long de la départementale, un unique lampadaire signale un croisement de routes. Ça sera mon point de stop. J'espère qu'une voiture s'arrêtera, je suis contente d'avoir renoncé au vélo. Les voitures roulent vite sur une route sinueuse connue par cœur. Certains coupent la ligne continue pour gagner de précieuses minutes. Les roues dérapent dans des sons aigus et les moteurs vrombissent en luttant contre le vent hivernal.

En bord de route, je me positionne sous l'unique lampadaire. Le froid me gèle les mains et les phares m'éblouissent. La vitesse m'aspire puis me rejette, je recule un peu. Hors du cercle de lumière de mon projecteur, l'ombre me fait disparaître. En face de moi, les dernières lumières du soleil disparaissent derrière la montagne. Au creux, Annonay est engloutie par le bleu de la nuit. Des rectangles jaunes parsèment le paysage. Peu à peu, le trafic se réduit. Bientôt, une voiture passe toutes les cinq minutes. Personne ne s'arrête, les graviers pris entre les pneus et le goudron ricochent jusqu'à mes pieds. J'attends... puis j'appelle Pierre.

